

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LITTÉRATURE CANADIENNE



L. P. NORMAND, *Éditeur-Propriétaire.*

FEUILLETON CANADIEN.

ALFRED.

(*Suite et fin.*)

Fils d'un homme riche qui jouissait à Québec d'une haute position sociale, j'avais tout pour être heureux et je l'étais. Mes études avaient été suivies avec succès et on me considérait dans le monde comme un exemple de sagesse et de bonne conduite. A vingt-et-un ans, je reçus mes diplômes ; je ne puis vous dire mon nom ni ma profession, c'est un secret. Mon père jugea alors qu'il était temps de m'établir et j'épousai une jeune fille de mon rang qui avait été avantageusement dotée. Celle que j'avais choisie pour être ma compagne, était belle, bonne et vertueuse. Sa douceur et sa modestie rehaussaient à mes yeux le prix de sa possession et je m'étudiais à lui prouver qu'elle seule était l'objet de mon amour.

Quelques mois après, mon père expira dans mes bras et je me trouvai héritier de ses biens. Je le pleurai parce qu'il m'avait

affectionné et élevé chrétiennement. Que donnerais-je à cette heure pour avoir le front aussi serein que lui ? je cherchai à me distraire et de prétendus amis furent invitées chez moi ; je me lançai dans la dissipation, les cartes et le billard devinrent mes amusements journaliers et je finis par oublier le devoir conjugal. Mon épouse qui jusqu'alors m'avait pardonné me reprit doucement ; je la repoussai avec dureté et m'aveuglant sur ma propre condition et me plongeai davantage dans le jeu et l'débauche. Couvert de dettes et ne pouvant les payer, mes créanciers firent vendre tout ce que nous possédions ; alors mon épouse désolée et sans espoir tomba bien malade et la terre s'entr'ouvrit pour recevoir son cadavre. C'était trois ans après mon mariage.

Malheureux vieillard, interrompit Alfred, vous me faites pitié. Je suis indigne de compassion, continua le vieillard, mais ce n'est pas tout. J'ai été père de deux garçons, ils ont grandi dans le vice en suivant mes exemples et l'échafaud a été témoin de leurs crimes et de la vengeance publique. Je frissonne d'horreur quand j'y penso. Jeune homme, je sais que ce jour est celui de vos noces, le ciel m'en-

voie pour vous avertir du danger des mauvaises sociétés ; prenez-garde, fuyez les flatteurs, aimez votre épouse, servez Dieu et il vous bénira. Si jamais vous êtes tenté au mal, rappelez-vous le vieillard décharné du jour de vos noces.

Hélas ! je traîne une existence misérable, la terre que je foule sous mes pieds me fatigue et les remords bouleversent ma conscience. J'ai frayeur de moi-même. Donnez-moi vite ment l'aumône afin que je parte. L'homme criminel ne peut rester longtemps sous le toit du juste et le vieillard sortit

Quel noir tableau, dit M. St. Bernard, cet homme coupable nous a fait de ses iniquités. La vie lui est à charge, mais il craint de mourir. Dieu veuille lui pardonner.

Tu vois mon fils, jusqu'où le péché peut conduire celui qui l'a commis. Les plaisirs du libertinage sont de courte durée, mais ils laissent après eux des plaies qui ne se guérissent que trop tard et souvent jamais. Promets-moi d'être ce que j'ai été, fidèle à ton épouse, le soutien de la religion et de ton pays. afin que, lorsque je descendrai dans le tombeau, j'emporte avec moi la certitude que tu ne déshonoreras point ma mémoire.

O ! mon père, répondit Alfred, fondant en larmes, pouvez-vous douter de moi pour un seul instant, et toi Rachel que j'aime plus que moi-même, que le récit de ce vieillard ne t'effraie point, il n'a rien d'affreux pour nous ; je te jure devant l'être Suprême que ton image sera à jamais gravée dans mon cœur..... Un an s'était à peine écoulé depuis la victoire de Châteauguay que je me trouvais au village de l'Assomption ; j'y étais venu pour admirer les beautés naturelles de mon endroit natal et respirer l'air frais de la campagne ; tous les matins, au lever de l'aurore, je faisais une promenade dans les environs. Une fois sans réfléchir, je dirigeai mes pas

vers le cimetière, ce lieu saint, consacré aux souvenirs et aux regrets, j'y entrai. Quelle fut ma surprise en voyant de si bonne heure une jeune femme agenouillée près d'une tombe dont le grillage en fer et la croix dorée annonçaient qu'elle contenait les cendres d'une personne de distinction. Par un mouvement de curiosité, je m'approchai un peu. Au moindre bruit, elle leva la tête et je pus juger de la régularité de ses traits. Elle était belle, mais la tristesse était peinte sur sa figure. On pouvait facilement concevoir que la peine avait déchiré son âme ; je fus saisi de respect et je me hâtai de la laisser seule à sa douleur et à sa dévotion.

Lorsque je fus de retour à l'hôtel, je fis part à mes amis de ce dont j'avais été témoin. Un homme d'un certain âge dont la tournure avait quelque chose de militaire et qui avait entendu mes remarques, me salua poliment et me dit : la jeune Dame dont vous venez de parler monsieur est la veuve du capitaine St. Bernard ; il était entré au service du Roi, après son mariage. L'enthousiasme et la bravoure l'ont conduit au champ de bataille. Si vous l'aviez vu comme moi, son caporal à la tête de sa compagnie, nous encourageant du geste et de la voix à charger les Américains, vous auriez été ému ce matin quand vous étiez si près de l'endroit de sa sépulture. Percé d'une balle à Châteauguay, il est mort ici des suites de sa blessure, il n'a point tremblé devant l'éternité parcequ'il était sans peur et sans reproche. Son nom sera toujours cher à ceux qui le prononceront. A la pointe du jour, madame St. Bernard va régulièrement prier sur sa tombe. Elle n'a de consolations que dans le bien qu'elle fait aux autres, le grand l'estime et la respecte, et le pauvre qui n'a jamais refusé lorsqu'il frappe à sa porte, la bénit.

O ! qu'ils s'aimaient et qu'ils étaient heureux.

CHS. LÉVESQUE.

Littérature Canadienne.

(Extrait de l'Union d'Ogdonsburgh.)

LE

BRAVE ÉDOUARD.

LÉGENDE DE LA VALLÉE

DU

RICHELIEU.

I.

Vive la Canadienne
 Vole, mon cœur vole
 Vive la Canadienne
 Et ses jolis yeux doux !
 Et ses jolis yeux doux !
 Tous doux
 Et ses jolis yeux doux !
 (CHANSON NATIONALE.)



INSI chantait le jeune Edouard, le fusil sur l'épaule, la pipe au bec, droit comme un soldat, le pied bien léger, il avançait à grands pas vers le village de St. Denis. Il était bien gai, et cependant tous les visages qu'il rencontrait étaient bien longs et bien tristes. Il venait de dire adieu à sa bonne *maman* qui ne l'avait point vu partir sans verser des larmes, et sans le serrer bien des fois sur son cœur de mère. Il avait embrassé les lèvres vermeilles de sa *Belle Canadienne* qu'il chantait si bien de la dulcissime, de son amante enfin à laquelle il avait dit au revoir.

La séparation avait été cruelle pour la mère comme pour la fiancée. Joséphine avait les yeux bien rouges, elle avait bien pleuré. Toute la nuit elle avait vu son Edouard combattant pour les libertés de son pays, elle était fière du courage de son amant, de le voir toujours en avant excitant ses compagnons à en faire autant que lui, mais elle craignait qu'une balle meurtrière vint à couper la trame de ses jours, et alors elle sanglotait, elle se roulait sur sa couche, comme si elle eût été sur un lit de douleurs...

Le matin, le vent mugissait au dehors, les troncs d'arbres brûlaient lentement dans la large cheminée; neuf heures ve-

naient de sonner à l'horloge de la maison maternelle.

— Il faut se dire adieu, dit Edouard.

— Pars mon enfant, répond la mère, cette nouvelle Cornelia à ce nouveau Grecque, pars, en servant la patrie tu sers ton Dieu; que l'ombre de ton père t'accompagne partout.

— Va mon Edouard; courage; ajoute Joséphine, cette nouvelle Camille, à ce nouveau Horace,

Va chercher la gloire
 Là-bas est la victoire.

Pense en combattant à celle qui priera pour toi, cela t'enhardira à te battre contre les habits rouges.

— J'obéis, dit Edouard, tout en décrochant son fusil pendu au soliveau et qui avait été descendu en 1812 par son père lorsqu'il fallut combattre à *Châteauguay* contre les Américains, sous le commandement du Colonel DE SALABERRY.

“ J'obéis, et j'espère que je ne rencontrerai point le sort de mon pauvre père qui est mort sur la brèche en disant à ses camarades “ je meurs content, j'arrose le sol de mon pays de mon sang le plus chaud; j'ai rempli un devoir de citoyen; puissent mes enfants en faire autant”. Je vais combattre sous un autre drapeau, mais l'honneur m'appelle, il me faut partir.

Edouard essuie une larme qui perlait au coin de l'œil, et laisse la maison maternelle avec la conscience d'un homme qui veut remplir un devoir sacré. A peine avait-il laissé le toit de sa mère qu'il fredonnait l'air national,

Vive la Canadienne.

II.

On nous disait : Soyez esclaves !
 Nous avons dit : Soyons soldats !

[LA PARISIENNE.]

Le 23 Novembre 1837 eut lieu la bataille de St. Denis. L'association des *Fils de la liberté* formée à Montréal à cette époque, avait des affiliations dans toutes les campagnes. Edouard était un des membres les plus zélés de l'association.

Rendu un des premiers à la grande assemblée des six comtés qui eut lieu à St. Charles, joli village qui baigne ses pieds dans les eaux limpides du Richelieu, le 23 d'octobre de la même année, afin de pouvoir saluer le *Démôsthènes Canadien*, d'a-

lors avant qu'il monta sur le *husting*, il avait juré la main dans la main du grand tribun, au pied de l'arbre de la Liberté qu'on venait de planter, qu'il combattrait pour les libertés de son pays.

Édouard avait toujours rêvé l'émancipation de la Nouvelle-France, et il s'était joint de suite au mouvement populaire.

A cette époque la population Canadienne s'était levée debout comme un seul homme pour soulever et pour secouer le joug qui l'oppressait et la comprimait vers la terre. Chacun alors pouvait répéter avec un des martyrs de la Révolution Française, l'immortel *André Chénier* :

Comme un dernier rayon, comme un dernier réplis
 Autant la fin d'un beau jour.
 Au pied de l'échafaud, j'essais encore ma lyre!
 Peut-être est ce bientôt mon tour!

Quelques nations politiques, quelques germes de l'éducation populaire faisaient leur apparition au centre de la masse du peuple, et avaient fait éclore chez le colon des idées de liberté. On ouvrait les yeux et on ne voulait les fermer qu'au prix de l'indépendance nationale, qu'après avoir rougi le sol natal de son sang, s'il était nécessaire. Le sang de nos frères, de nos pères, de nos amis se versa à flots sur le champ de bataille, et ceux qui survécurent au lieu d'avoir cette liberté qu'ils cherchèrent au péril de leurs vies, n'eurent que des cahots pour ensevelir leurs chagrins, et des chaînes rivées aux mains et aux pieds, afin de retenir par la force leur noble et légitime ambition.

Qui avait mis dans le cœur de ces nobles patriotes un tel amour de la patrie, qui leur avait mis dans la tête l'idée de conquérir leur indépendance—les journaux, la Presse, ce puissant levier de la civilisation—tout en lisant ils s'instruisaient sur l'état du pays alors, sur la conduite illégale d'un gouvernement arbitraire, sur les injustices de la métropole envers sa colonie; ils en étaient venus à connaître l'histoire de leur pays et celle de leurs voisins, et ils avaient appris que ceux-ci avaient conquis leurs libertés au bout de la bayonnette et en face des gueules à canons, et ils se dirent "Imitons ces francs républicains—alions combattre pour la Liberté" et tous en cœur chantaient cet hymne immortel,

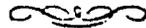
Allons enfants de la Patrie
 Le jour de gloire est arrivé.

D. E. J.

(La suite au prochain numéro.)

POÉSIE CANADIENNE.

PETITE FLEUR JE T'AIME.



Petite fleur je t'aime,
 Autant que les grands bois,
 Et que le diadème
 Qui ceint le front des rois :
 Car tu es toujours bonne
 Pour le pauvre indigent,
 Qui reclame l'aumône
 Pour nourrir son enfant.

En mon âme je t'aime
 Car tu fais mon bonheur,
 Et d'une joie extrême
 Tu viens remplir mon cœur.
 Sur mon front qui rayonne
 Ta lèvre se posa ;
 Et ta bouche me donne
 Ce que nulle autre osa.

Oh ! mon Dieu, oui je t'aime
 Comme un rayon du ciel :
 Car à l'heure suprême
 Tu me verse du miel
 Pour adoucir ma peine
 Et calmer mes tourments ;
 Qu'une flamme incertaine
 Fait renaître en mes sens.

Je t'aimerai encore
 Jusqu'à mon dernier jour,
 O tendre éléonore,
 De mon premier amour.
 Dans ma triste impuissance,
 En cachant ma douleur,
 Je dirai en silence :
 Adieu petite fleur.

A. S. O****.

ABONNEMENT :

30 CENTIMS, pour chaque
 SÉRIE de 100 PAGES.

Toutes communications littéraires et toutes lettres pour abonnement devront être adressées à L. P. NORMAN, Editeur-propriétaire, au No. 11, rue Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Roch, Québec,

FRANCHES DE PORT,
 SANS QUOI ELLES SERONT
 REFUSÉES.